

Première partie, chapitre 1

Dans la plaine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre, un homme suivait seul la grande route de Marchiennes à Montsou, dix kilomètres de pavé coupant tout droit, à travers les champs de betteraves. Devant lui, il ne voyait même pas le sol noir, et il n'avait la sensation de l'immense horizon plat que par les souffles du vent de mars, des rafales larges comme sur une mer, glacées d'avoir balayé des lieues de marais et de terres nues. Aucune ombre d'arbre ne tachait le ciel, le pavé se déroulait avec la rectitude d'une jetée, au milieu de l'embrun aveuglant les ténèbres.

L'homme était parti de Marchiennes vers deux heures. Il marchait d'un pas allongé, grelottant sous le coton aminci de sa veste et de son pantalon de velours. Un petit paquet, noué dans un mouchoir à carreaux, le gênait beaucoup ; et il le serrait contre ses flancs, tantôt d'un coude, tantôt de l'autre, pour glisser au fond de ses poches les deux mains à la fois, des mains gourdes que les lanières du vent d'est faisaient saigner. Une seule idée occupait sa tête vide d'ouvrier sans travail et sans gîte, l'espoir que le froid serait moins vif après le lever du jour. Depuis une heure, il avançait ainsi, lorsque sur la gauche, à deux kilomètres de Montsou, il aperçut des feux rouges, trois brasiers brûlant au plein air, et comme suspendus. D'abord, il hésita, pris de crainte ; puis, il ne put résister au besoin douloureux de se chauffer un instant les mains.

Un chemin creux s'enfonçait. Tout disparut. L'homme avait à droite une palissade, quelque mur de grosses planches fermant une voie ferrée ; tandis qu'un talus d'herbe s'élevait à gauche, surmonté de pignons confus,

d'une vision de village aux toitures basses et uniformes. Il fit environ deux cents pas. Brusquement, à un coude du chemin, les feux reparurent près de lui, sans qu'il comprît davantage comment ils brûlaient si haut dans le ciel mort, pareils à des lunes fumeuses. Mais, au ras du sol, un autre spectacle venait de l'arrêter. C'était une masse lourde, un tas écrasé de constructions, d'où se dressait la silhouette d'une cheminée d'usine; de rares lueurs sortaient des fenêtres encrassées, cinq ou six lanternes tristes étaient
35 pendues dehors, à des charpentes dont les bois noircis alignaient vaguement des profils de tréteaux gigantesques, et, de cette apparition fantastique, noyée de nuit et de fumée, une seule voix montait, la respiration grosse et
40 longue d'un échappement de vapeur, qu'on ne voyait point.

INTRODUCTION

| Situer le passage

Ce texte constitue le début du roman, appelé l'incipit. L'incipit informe le lecteur sur les circonstances et les personnages, et noue avec lui un pacte de lecture.

| Dégager des axes de lecture

Le texte s'ouvre sur la marche d'un homme perdu au milieu des ténèbres. L'étude du texte peut s'envisager autour de deux axes : la mise en place du décor perçu à travers un regard, la transfiguration du réel en vision fantasmagorique.

PREMIER AXE DE LECTURE

LE DÉCOR ET LE PERSONNAGE

| Le narrateur et le point de vue

Le récit est mené à la troisième personne par un narrateur apparemment omniscient et extérieur à l'action. Il fournit diverses

informations sur le lieu et le temps de l'action, il connaît les pensées du personnage (« Une seule idée occupait sa tête vide d'ouvrier sans travail et sans gîte »). Toutefois, des variations de point de vue structurent le passage : à la fin du second paragraphe, le verbe de perception « apercevoir » (« il aperçut des feux rouges ») marque le passage de la narration omnisciente à la focalisation interne : c'est à travers le regard du personnage qu'est perçu le paysage environnant.

Le lieu et le temps de l'action

La scène se déroule à la fin de l'hiver, au mois de mars (« le souffle du vent de mars »), en pleine nuit (« sous la nuit sans étoiles »). Le narrateur communique des indications temporelles vagues, sans préciser de date : on peut néanmoins déduire qu'il est trois heures du matin environ puisque « l'homme était parti de Marchiennes vers deux heures. Depuis une heure, il avançait ainsi ». Les indications de lieux sont plus complètes : le narrateur évoque Marchiennes, petite ville du nord de la France, proche de Lille. Le paysage est caractéristique de cette région : « une plaine rase », des « champs de betteraves », une route pavée rectiligne, une « voie ferrée », des « toitures basses et uniformes », « la silhouette d'une cheminée d'usine », des « tréteaux gigantesques ». Le narrateur ancre d'emblée le récit dans la réalité de ce paysage industriel.

Pourtant, dans le troisième paragraphe, la description est imprécise. Elle est le fait du personnage, qui perçoit ce qui l'entoure de façon brouillée et confuse. Il est sans doute en contrebas : une partie du paysage disparaît à ses yeux. Cette confusion crée un effet d'attente et de chute, car l'homme n'identifie les lieux que tardivement : « Alors, l'homme reconnut une fosse. »

Caractérisation du personnage principal

L'unique personnage de cet incipit fait une entrée discrète et énigmatique. Il est désigné par l'expression « un homme ». Il n'a pas de nom, pas d'identité : il est anonyme.

Symboliquement, le paragraphe qui lui est consacré (l. 12-26) est pris en tenaille entre les passages consacrés au paysage. Petit et vulnérable, il est comme écrasé par l'environnement. L'évocation de sa personnalité semble sacrifiée à celle du décor, et le narrateur ne donne aucune description physique ni morale de ce personnage. Seuls ses vêtements sont évoqués : ils constituent un faible rempart contre le froid de l'hiver, et révèlent sa pauvreté. Les verbes « grelotter », « gêner » et « saigner » montrent qu'il est en proie aux rigueurs de la campagne hostile. Et les quelques informations que le narrateur fournit (« un ouvrier sans travail et sans gîte ») mettent en évidence sa détresse.

DEUXIÈME AXE DE LECTURE

UN RÉALISME VISIONNAIRE

| Un paysage fantasmagorique

Le paysage est décrit essentiellement dans le troisième paragraphe. Il s'agit d'un paysage industriel (« cheminée d'usine ») qui se transforme en une vision fantasmagorique : au sein des ténèbres « d'une épaisseur d'encre », de mystérieuses taches rouges apparaissent (l. 23), puis disparaissent (l. 27), pour réapparaître enfin (l. 33). L'homme ne parvient pas à identifier correctement ce qui l'entoure. Nombre d'expressions mettent en valeur le caractère indistinct et imprécis des objets : « pignons confus », « une masse lourde », « vaguement ». Le personnage paraît en proie à une hallucination : la campagne devient un paysage de cauchemar et la dérivation sur le terme fumée (« noyée de nuit et de fumée », « des lunes fumeuses »), renforce la dimension hallucinatoire du passage. Au fond de cet espace hostile et mystérieux semble tapie une présence monstrueuse, celle d'une machine déjà personnifiée par les substantifs « voix » et « respiration ».

| Des symboles de mauvais augure

La mort est présente partout dans ce paysage noyé de ténèbres (« sous la nuit sans étoile, d'une obscurité et d'une épaisseur

d'encre»). Les expressions « la plaine rase », « l'immense horizon plat », « marais et terres nues », « aucune ombre d'arbre » soulignent l'immensité des lieux. La campagne est plus précisément comparée à une immensité maritime, comme en témoignent les champs lexicaux « mer », « jetée », « embrun ». Ce paysage s'oppose violemment à la petitesse de l'homme, recroquevillé sur lui-même, gêné par son paquet et qui se déplace au sein d'une nature hostile monstrueuse et inhumaine. Des symboles de mort ponctuent la description du paysage : « le ciel mort » ; « des lunes fumeuses » ; « cinq ou six lanternes tristes » ; « les bois noircis ». L'omniprésence de la mort invite le lecteur à formuler des hypothèses de lecture bien pessimistes.

CONCLUSION

Dès les premières lignes du roman, l'homme pauvre et égaré s'oppose à la force démesurée d'un paysage inhumain et effrayant, où une nature hostile flagelle l'homme jusqu'au sang. « L'homme » reste anonyme et les circonstances de l'histoire sont encore imprécises. Mais le dépassement du simple réalisme par la fantasmagorie et le symbolisme, caractéristiques du naturalisme zolien, captive l'attention du lecteur en lui faisant pressentir les luttes à venir.